IMPRESSIONS DE VOYAGE

II

Dans la Manche, un canot accosta le paquebot. Une barque, plus loin, avait l'air d'une coquille, sous la flèche du mât. Le long de la paroi de fer du navire, une échelle de corde descendit, un homme grimpa, parut sur le pont. Le pilote. La loi nous l'imposait, car, avant tous autres, nous étaient parvenus ses signaux. D'ailleurs, en cette occurrence, il y avait justice absolue. Pour nous attendre, ce marin, depuis seize longs jours, croisait loin des côtes. Par un temps affreux, presque sans abri, un seul homme lui tenait lieu d'équipage et de société. L'existence des gens de mer comme ceux-ci paraît terriblement dure. Mais l'océan possède une force d'attraction extraordinaire. Nulle part, plus que dans cet infini de sel, d'eau, de vent, de nuages, dont la vie surabondante vous envahit, vous dilate, on ne peut jouir d'une pareille illusion de liberté. On a beaucoup parlé de cette force d'attraction ; elle est essentiellement vraie : il y a la nostalgie de l'océan. Le voyage terminé, on oublie vite les promenades restreintes, toujours les mêmes, sur le pont, on voudrait reprendre la mer, se retrouver dans cet air, fait pour être respiré par des poumons de géants, pouvoir écouter encore le bruissement monotone des eaux, bruissement auquel répond en nous une voix, comme lui mystérieuse et plaintive. L'on est aussi comme halluciné. Le sol n'est plus immobile. Les murs tanguent, les murs roulent. Six ou sept jours après l'arrivée, je ressentais encore cette obsession. Telle est la puissance de l'océan qu'elle marque la chair et l'âme.

Au milieu de la nuit, nous arrivions au Havre. De grand matin, les voyageurs étaient sur le quai. On se disait au revoir. Les liens de cette famille que sont les passagers à la fin d'un long voyage se brisaient. De tous ces gens, venus des quatre coins du monde, les uns couraient à leurs affections, d'autres à leurs affaires, d'autres à leurs plaisirs. Nous prîmes le train pour Paris.